

# La mémoire d'un pays

Au cœur des Cévennes, Jean Cagnard extrait les mots d'une mine abandonnée pour libérer la parole.

Quand arrive un nouveau texte de Jean Cagnard, il faut tout lâcher. Sans attendre. Se préparer tranquillement, et se préparer à retrouver le monde étrange d'un auteur atypique. Y plonger avec volupté et nager parmi des images improbables, des situations loufoques, la gravité des personnages et des métaphores d'une grande beauté et d'une grande puissance. « *Et la nuit tomba comme un corbeau sur une enclume* », venue d'un texte précédent (*De mes yeux la prune*). Cette fois, il nous emmène au pied du Fujiyama, quelque part dans les Cévennes, au pays de La Grand Combe. Il a travaillé avec la Communauté de communes, écouté ses habitants, entendu cette histoire d'un pays du charbon qui se souvient du temps, pas si lointain, d'avant la disparition des mines. C'est là qu'avec sa compagne, Catherine Vasseur, ils ont posé les valises de la compagnie qu'ils ont fondée tous les deux, la Compagnie 1057 Roses. Et *Au pied du Fujiyama* est une sorte d'état des lieux de cette région et de son histoire. Le Fujiyama, c'est un crassier, « *notre beau crassier* », vestige d'une activité qui occupa une grande partie de la population. À ses pieds restent des hommes et des femmes, qui se souviennent. Et s'écroulent. Réellement. Habituellement dans la vie, on est effondré, face à un événement qui vous touche réellement. Effondré. Anéanti. Mais c'est une image, une façon de parler. Chez Jean Cagnard, les personnages effondrés s'écroulent vraiment. Tombent, et poursuivent leurs conversations. Parce qu'ils doutent. « *Le jour où je serai foudroyée, les sangliers auront des bretelles.* » Et le texte poursuit son chemin, dessinant par petites touches une histoire qui nous est peu à peu révélée. Des gens se racon-

tent, paroles dont on imagine qu'elles ont été récoltées par l'auteur, et dont il fait des vignettes magnifiques, se rencontrent et confrontent leurs points de vue face à la réalité d'une région qui n'est plus ce qu'elle fut. Rester ? Partir ? Pourquoi ? Que faire ? Où sont ces racines qui attachent l'homme à un bout de terre. De quel bois sont-elles faites ? « *On m'a mis au monde et je suis resté où on m'avait posé* ». Ou plutôt : « *Un jour silex mâle grand-père/ Et silex femelle son épouse/ ont frotté leur sexe pour faire chauffer la soupe/ Et me voici comme un feu naturel/ A cheval sur du combustible fossile.* » Ou encore « *J'ai acheté ici parce que c'est moins cher mais ça ne me plaît pas* ». Ou bien même : « *Quand on a un engagement on commence à être de quelque part. LES VRAIES RACINES C'EST QUAND ON SE BAT. LE GAZ DE SCHISTE NE PASSERA PAS.* » L'auteur nous offre même trois fiches pédagogiques pour mieux comprendre et découvrir la région : le sanglier dont il dit que « *si vous rencontrez la bête nuitamment sur une route, il n'y aura pas de préambule, vous serez le lendemain matin à la porte du carrossier* », les protestants et Abraham Mazel, premier et dernier camisard, et le gaz de schiste qui continue de faire débat dans la région.

Il y a chez Cagnard une poésie du monde, un regard qui voit au-delà des apparences et nous raconte les choses qui sont là devant nous, présentes, mais que nous ne voyons pas ou ne comprenons pas. Il nous les fait sentir, ressentir même, de sorte que tout le corps travaille de part et d'autre. Parfois le sens échappe parce que l'image s'impose et fait sens toute seule. Ainsi du mineur : « *Descendre dans le noir pour chercher une chose noire. C'est comme entrer dans un champ de neige pour chercher une page blanche. C'est illisible. C'est plonger sa main dans un oiseau pour apprendre à voler.* »

Patrick Gay-Bellile

AU PIED DU FUJIYAMA  
DE JEAN CAGNARD  
Éditions Espace 34, 88 pages, 14 €